

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Chute d'un Bombardier américain B17 à Voves

06 septembre 1943. Nous vivons dans la cité ouvrière attenante à l'usine d'engrais chimique où mon père travaille comme contre-maître.

Ma grand-mère Dubaud a fui St-Nazaire où les bombardements alliés vont détruire sa maison. C'est une belle après-midi de Septembre. Le ciel est clair et le soleil brille..... Puis un bourdonnement commence à se faire entendre.

Nous sortons dans le jardin et nous voyons dans le ciel, très haut, très haut au-dessus de nos têtes, des formations de plusieurs dizaines de bombardiers se dirigeant vers le Nord-Ouest . Tellement haut que nous n'apercevons que des points sombres laissant derrière eux de longs nuages blancs.

Le vrombrissement se fait plus intense, mais nous distinguons tout d'un coup le crépitement sourd des mitrailleuses. On ne voit pas les chasseurs allemands, trop hauts, mais nous savons que ce sont eux qui attaquent.

En effet Voves se trouvait être entre 2 bases aériennes de chasse allemande et nous avions déjà plusieurs fois vu les Messerschmitt de la chasse allemande en ras-motte, à quelques mètres d'altitude, prêts à l'attaque dans la plaine qui s'étendait derrière la maison.

Ils étaient remontés en chandelle là-haut dans le ciel d'où ils allaient redescendre encore plus vite qu'ils n'étaient montés après leur attaque surprise.

Et puis on entend des vrombrissements irréguliers et l'on voit l'un des petits points dans le ciel qui devient plus gros, on distingue mieux la forme de l'avion qui semble suspendu, arrêté dans le ciel alors que sa formation continue son chemin.

L'avion est là, encore très haut au-dessus de nos têtes, mais tombe en chavirant comme une feuille morte. Les moteurs vrombissent dans des accélérations, puis semblent s'arrêter, puis revrombissent désespérément.

L'avion est toujours là, au-dessus de nos têtes. Un petit point blanc se détache, puis un autre. Ce sont les parachutes des hommes qui parviennent à se dégager de cette carlingue de mort. La chute nous paraît lente mais inexorable.

L'avion grossit au-dessus de nos têtes et nous commençons à craindre qu'il ne tombe sur nous. Naïvement nous commençons à courir dans toute la longueur du jardin pour essayer de ne pas nous trouver sur le point de chute.

Hélas rien n'y fait l'avion grossit toujours au-dessus de nos têtes en tombant comme une feuille morte et dans le bruit lugubre des accélérations de moteurs.

D'autres points blancs apparaissent dans le voisinage de l'avion, d'autres vies sauvées, peut-être grâce au pilote qui continue ces accélérations irrégulières pour redresser son avion et ralentir sa chute afin sans doute que l'équipage puisse sauter.

On commence à voir des petits points noirs sous les premiers parachutes qui se rapprochent du sol. Six membres d'équipages sautent ainsi.

La chute nous paraît interminable et nous commençons à voir que l'avion va tomber plus loin que sur notre maison. Il devient maintenant assez gros pour que l'on puisse deviner sa blessure mortelle. L'un des ailerons de queue a dû être découpé par le mitraillage d'un chasseur allemand.

Jusqu'au bout le pilote pratique des accélérations désespérées de ses moteurs. Puis l'avion disparaît derrière les rideaux d'arbres et les maisons en face chez nous. Cela nous a paru très long, mais sans doute que quelques minutes.

Quelques secondes après, une grosse fumée noire monte vers le ciel. Mon frère et moi nous croyons que le point de chute est tout près et nous enfourchons nos vélos pour aller voir, sans nous occuper des protestations de nos parents.

En fait l'avion est tombé à environ 2,5 km de la maison, près du hameau de Bisseau. Nous arrivons donc 10 ou 15 minutes après sur les lieux du drame. Nous sommes peut-être les

premiers avec les soldats allemands qui nous empêchent de nous approcher trop près de l'avion en flamme.

Avec le feu, les balles de mitrailleuses explosent et il est certainement très dangereux de rester à proximité. Nous restons là à regarder, à moins de 100 mètres.

Nous voyons dans le champ à proximité de l'avion le corps d'un aviateur avec son parachute blanc sur le sol. Il a dû sauter au dernier moment et son parachute ne s'est pas ouvert. Sans doute est-ce le pilote qui est resté dans son appareil pour ralentir la chute, et permettre à ses coéquipiers de sauter en parachute

Les soldats allemands lui rendent les honneurs en tirant une salve en l'air et l'embarquent dans leur véhicule. Le feu énorme continue à faire rage et les Allemands nous obligent à repartir.

L'épave de l'avion sera gardée plusieurs jours par les Allemands puis abandonnée. Pas abandonnée par mon frère et moi qui y retournons pour récupérer les douilles de balles de 20 millimètres des mitrailleuses, éclatées par la chaleur.

Nous en récoltons ainsi plusieurs dizaines de kilos de laiton que nous allons vendre au marchand de ferraille pour nous faire un petit argent de poche.

Dans notre fouille au milieu des tôles calcinées et des cendres nous découvrons des restes à demi carbonisés, mous, qui nous semblent être des restes humains.

Quelques morceaux d'appareillages n'ont pas brûlé et nous récupérons des bobinages de fil de cuivre qui nous serviront à faire des collets pour perdrix ou toutes sortes de petites pièces mécaniques et petites poulies pour des bricolages.

Et puis un jour, car nous y sommes retournés plusieurs fois, je trouve un petit bidon rouillé dans lequel je vois une poudre jaune. Je le secoue pour faire sortir la poudre qui part en nuage jaune vers mon frère. Je vois presque aussitôt ces lèvres, son nez, devenir vert jaune fluorescent. Je prends vraiment peur car je crois avoir empoisonné mon frère.

On rentre au plus vite à la maison, maman et papa sont absents, je me précipite sur la bouteille de lait que je fais boire à mon frère, ayant entendu dire à tort ou à raison que c'était un anti-poison.

Maman rentre et alerte les voisins, mon frère ne semble avoir aucun symptôme d'empoisonnement, les irisations sur les lèvres et au nez ont disparues. Heureusement il y a eu plus de peur que de mal.

Gérard Debonne (13 ans en 1943)